

B i b l i o t h è q u e
des
I D É E S

**L'école
du
désenchantement**

**Sainte-Beuve, Nodier, Musset,
Nerval, Gautier**

par

PAUL BÉNICHOU

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des Idées

© *Gallimard, 1992.*

À mon frère Robert

La foi romantique, autrement dit l'ambition de relier le terrestre et l'humain à l'idéal, avait quelque chose d'incertain et de dramatique. Le défaut de courage ou l'excès de lucidité l'ébranlaient également ; l'inquiétude moderne, qui la stimulait, pouvait aussi bien la ruiner. Il fallait à cette foi, menacée et vouée à l'épreuve, le soutien d'événements exaltants. La retombée de l'enthousiasme de Juillet, le terre-à-terre qui suivit lui portèrent un premier coup, alors qu'elle entrait à peine en action. Les grands poètes de la Restauration, Lamartine, Hugo, Vigny, ne se ressentirent pas trop de cette expérience contraire. Ils ne virent pas 1830 comme une faillite, mais comme une porte ouverte à demi vers tout ce qu'on pouvait espérer. Leur œuvre sous la monarchie de Juillet le manifeste bien : cette vingtaine d'années fut pour eux, et pour bien d'autres, qui avaient eu comme eux le temps d'attendre et de méditer sous les Bourbons, une époque majeure de création et de prédication. Ce grand fait littéraire est pourtant doublé, secondairement, par un fait contraire : un crépuscule anticipé du romantisme conquérant et missionnaire a accompagné son midi.

Il y en eut, membres de la grande génération, étroitement liés au groupe initiateur et inventeur, qui, très tôt après 1830, firent entendre dans le concert romantique la voix du désenchantement. Ils crurent voir clair sous Louis-Philippe en prenant leurs distances avec la religion de l'humanité et de l'avenir, et en cherchant ailleurs leur voie. Tels furent les deux hommes qui figurent les premiers dans notre galerie : Sainte-Beuve, compagnon de route des poètes de 1830, et Nodier, leur aîné

et leur inspirateur en même temps que leur ami. Tous deux rejetèrent une foi que ni l'un ni l'autre n'avait eue jamais bien assurée, chacun cherchant de son côté les formules de la désillusion. Mais surtout étaient apparus, entre-temps, ceux qu'on peut appeler les cadets du romantisme, à peine plus jeunes d'une dizaine d'années que les aînés : distance insuffisante pour faire d'eux une génération véritablement nouvelle, suffisante pour les marquer d'un sceau particulier. Ils conservèrent pour leurs devanciers, jusqu'au bout, une révérence de disciples ; mais les impressions reçues au seuil de l'âge d'homme, qui dominent la vie, n'étaient pas les mêmes pour un homme né en 1800 ou en 1810. Les jeunes gens qui eurent vingt ans en 1830 n'avaient pas connu l'éveil progressif des esprits sous la Restauration, les formes renouvelées de l'espérance et de la création. Ce qu'ils avaient vu en ouvrant les yeux, c'était l'éruption soudaine d'une nouvelle littérature sur les ruines du vieux Parnasse, la déroute de la vieille monarchie, les trois fulgurantes journées. À peine sortis de l'adolescence, ils avaient imaginé l'avenir sous des couleurs prestigieuses. Au contraire de leurs prédécesseurs, ils n'étaient pas préparés à cheminer aux côtés d'une grise humanité en lui montrant l'idéal. L'enthousiasme tombé, ils jugèrent mal le monde et la vie ; ils aperçurent un abîme entre le réel et leur rêve. Cette aile juvénile du romantisme crut vivre en des temps contraires, dont sa vocation la séparait. La plupart des Jeune-France brûlèrent et disparurent ; leur existence littéraire ne dépassa pas quelques années. Nous considérerons ici ceux dont le témoignage, au contraire, a duré, traçant des voies nouvelles et contredisant d'une certaine façon, à nos yeux, celui de la grande cohorte romantique : ainsi Nerval et Gautier. Je les fais précéder de Musset, qui garde plus de sentiment romantique, au sens où on l'entend d'ordinaire. Ceux qui me liront verront pourquoi il peut voisiner avec eux : leur contemporain par l'âge, il présente lui aussi, d'emblée, le caractère de passion désenchantée qui met en question la volonté d'optimisme des aînés.

Quelques mots sur le titre de ce livre. Il est emprunté à une expression dont Balzac se sert pour définir quelques-uns de ses contemporains, principalement Nodier¹. Cette expression a

1. Voir BALZAC, *Œuvres complètes*, Conard, t. 39 (= t. 2 des *Œuvres diverses*), «Lettres sur Paris», lettre XI, datée 9 janvier 1831, pp. 114-115.

frappé plusieurs critiques de notre temps, qui la commentent diversement¹. J'ai voulu entendre cette expression au sens le plus général que pouvait lui donner Balzac, comme désignant une famille d'esprits désillusionnés, contemporaine à peu près de la grande génération romantique, et je l'ai appliquée surtout aux principaux poètes de la couvée cadette du Cénacle. Naturellement, il ne s'agit pas d'une école instituée ; nulle liaison de cénacle n'unit les figures que ce livre rassemble : esprits divers entraînés dans la même direction, chacun sur sa propre voie. Mais le désenchantement qui leur est commun est bien chez eux tous la ruine de certitudes et d'espérances précédentes. Ils disent tous le mal du désir non satisfait, et ne savent remédier à leur infortune qu'en la glorifiant, plus ou moins explicitement, au sein même de leurs plaintes. Ils annoncent une autre époque de la poésie, une altération du rôle et des pouvoirs que le romantisme victorieux attribuait au poète. Peut-être « désenchantement », qui dit l'essentiel, ne dit-il pas assez leur fièvre ni leur désarroi.

1. Ainsi Bernard GUYON, *La Pensée politique et sociale de Balzac*, Paris, 1947, pp. 438-439 et 768 ; Pierre BARBÉRIS, *Balzac et le mal du siècle*, 2 vol., Paris, 1970, t. II, titres des chap. VIII et IX ; Pierre-Georges CASTEX, *Nodier et l'école du désenchantement* (communication au colloque Nodier, Besançon, 1980), étude recueillie dans *Horizons romantiques*, Paris, 1983, pp. 35-43.

Sainte-Beuve

C'est à peine si l'on peut parler de désenchantement à propos de Sainte-Beuve, tant l'enchantement avait été chez lui inquiet et retenu. La Sensibilité moderne n'est pas, autant qu'on en puisse juger, son point de départ ; il professait à son début le sensualisme philosophique et l'esprit positif de ses aînés, les « idéologues » de l'époque impériale. Tel était encore, dans une bonne mesure, l'esprit du *Globe*, où parurent ses premiers articles.

Conversion au romantisme ?

C'est vers 1827 seulement qu'il entra peu à peu dans l'orbite du Cénacle hugolien, dont les membres venaient généralement d'un horizon, religieux et lyrique, différent du sien. Il changea alors de philosophie, il entra dans cette sorte de spiritualisme qui était l'âme de la poétique nouvelle, et qui la faisait fraterniser, moyennant l'art et à distance plus ou moins grande, avec la religion. Il est certain que cette espèce de conversion marqua, dans son histoire spirituelle, un moment décisif ; il eut au contact du Cénacle, dans les années qui précédèrent 1830, la révélation d'une nouvelle lumière. Il a dit plus d'une fois la ferveur avec laquelle il vécut cette expérience ; mais il n'a jamais ignoré en quoi exactement elle consistait ; il la définit fort bien lui-même : « Si je suis revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrêmes à des idées que j'avais dépouillées avant d'en sentir toute la portée et tout le sens, ç'a été bien moins par une marche théologique, ou

même philosophique, que par le sentier de l'art et de la poésie¹. »

Il s'adonna donc à la poésie, dans l'esprit du spiritualisme profane qu'il venait de découvrir, en s'appuyant, comme faisait autour de lui l'école nouvelle, sur un usage prétendu transcendant du symbole. Il se tint à cette formule générale dans ses recueils successifs : *Joseph Delorme* en 1829, *Les Consolations* en 1830, *Le Livre d'amour* en 1831 et dans les années suivantes, *Pensées d'août* en 1837. En cela il ne sembla pas se distinguer de l'école à laquelle il avait donné son adhésion. Il avait pourtant son accent propre. Il n'est pas, comme ses compagnons du Cénacle, fils de Chateaubriand ; il n'a pas comme eux ce qu'il faut d'assurance, dans le vague des passions, pour marier glorieusement le ciel et la littérature. Son spiritualisme bascule vers l'humilité et le *mea culpa*, le charnel honteux et insurmontable, la clandestinité savourée². Religieux, il l'est toujours trop ou trop peu pour un romantique. C'est vrai même de *Volupté*, malgré les singulières beautés de ce roman, qui attestent qu'il a eu part aux dons créateurs de cette époque. On ne peut dire, tout compte fait, que la foi romantique l'ait jamais vraiment habité. D'autre part, il avait choisi, dans *Joseph Delorme*, la variante poétique dite alors « intime », celle qui chante en les idéalisant les destinées humbles, prosaïques et ferventes. Cette veine, décidément moderne, courait dès le début dans la poésie romantique ; elle y a prospéré, et ce type de héros peut avoir son élévation, héroïque même, comme on le voit dans le Jocelyn de Lamartine. Mais Joseph Delorme est humainement déprimé en même temps que socialement chétif ; il est en dessous de son propre rêve et en gémit. Cette sorte de poète à destinée manquée va certes obséder le romantisme d'après Juillet ; les auteurs du premier rang feront honte à la société de ne pas porter secours au poète en détresse ; mais ils plaide-

1. Lettre à l'abbé Barbe, 26 juillet 1829 (SAINTE-BEUVE, *Correspondance générale*, éd. Jean Bonnerot, t. I, pp. 137 et 138). Les idées que, dit-il, il avait dépouillées : allusion à son éducation religieuse première, à laquelle le romantisme était une espèce de retour. — Je citerai dorénavant cette édition en abrégé : *Corr. gén.* — Je reprends ici Sainte-Beuve à la charnière de 1830. J'ai détaillé davantage la période de sa liaison avec le Cénacle dans *Le Sacre de l'écrivain*, p. 408 et suiv.

2. Mme d'Agoult, à qui il faisait la cour, écrit à Liszt le 27 décembre 1840 : « Il a un ton moitié Tartuffe, moitié bel-esprit Rambouillet, qui m'est insupportable. » (Cité par Bonnerot, *Corr. gén.*, t. III, p. 410.)

ront sa cause sans s'identifier à lui. Vigny ne se confond pas avec son Chatterton, ni Lamartine ou Hugo avec les Chattertons français contemporains dont ils se font les défenseurs. Au contraire, le triste Joseph est bien Sainte-Beuve lui-même, et l'enthousiasme que le Cénacle lui a communiqué en 1829 et 1830 est en lui bien fragile. Sainte-Beuve ne tardera pas à se contenter pour le poète d'un rôle social obscur. Il n'est pas, nous dit-il, de ceux qui, après 1830, rêvent d'exercer une grande action sur le siècle ; il est de ceux qui préfèrent se maintenir à distance du vulgaire en réduisant leur ambition : « N'est-ce pas là une manière d'aller déceimment ici-bas, après même que le but grandiose a disparu, et de supporter la défaite de sa première espérance¹ ? »

La résignation est rarement exempte d'amertume. Projetant d'écrire un roman de l'Ambition, Sainte-Beuve institue, entre l'homme politique et le poète, une antipathie sans remède : « Guerre donc ! et guerre éternelle ! — Montrer dans le roman mon poète traité par les doctrinaires comme une espèce de joueur de quilles et sans conséquence, avec peu de considération à la fois et une sorte de crainte. [...] Mais ne pas traiter surtout la chose langoureusement et solennellement comme de Vigny et se venger avec du plomb plus fin et plus sifflant. Décrire avec le dégoût d'un Tacite le spectacle d'une crise ministérielle (Guizot-Molé), ces misérables intrigues et toute cette pourriture fétide et sénile². » Cette aversion pour les doctrinaires s'accorde bien avec les antécédents saint-simoniens récents de Sainte-Beuve. Elle devait s'atténuer dans la suite du règne, où il s'accommoda en fin de compte du gouvernement de cette haute bourgeoisie prosaïquement et modérément libérale, par laquelle il ne se sentait plus tellement humilié. Il

1. Article sur Marceline Desbordes-Valmore, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1833, p. 245 (= *Portraits contemporains*, t. II, p. 97). — 1830 apparaît semblablement comme une désillusion dans l'article sur Jouffroy, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1833, pp. 917-918 (= *Portraits littéraires*, t. I, pp. 298-299). — Sauf cas particuliers, je cite les recueils critiques de Sainte-Beuve dans leurs éditions définitives, aujourd'hui usuelles.

2. Cité par R. Molho (*Un projet avorté de Sainte-Beuve : le roman de l'ambition*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1961, p. 226). L'auteur date ces ébauches de 1837-1845, sans plus de précision ; l'allusion à Molé et Guizot comme protagonistes des compétitions pour le ministère ne permet pas, semble-t-il, d'aller au-delà de 1839, date de la chute de Molé qui, dès lors, ne fut plus ministre ni, que je sache, candidat au ministère.

revint alors, de ses fureurs hyper-chattertoniennes, aux vues modestes touchant le rôle des poètes dans la société qui étaient le fond de sa pensée. Ce faisant, il déserta, ou ignora, la glorieuse trajectoire de la Mission romantique.

Tentations diverses

Sainte-Beuve a dit souvent, dans sa maturité et sa vieillesse, qu'au cours des années riches de carrefours spirituels qui ont suivi 1830, il n'avait adhéré à aucune doctrine ni appartenu vraiment à aucune école¹. Pareille protestation conviendrait à n'importe quel grand écrivain de son temps : la littérature et la poésie de cette époque ont touché aux doctrines sans s'y assujettir ; le fait est général : les écrivains défendaient leur liberté de création. Mais s'agit-il tout à fait de cela chez Sainte-Beuve ? Il semble qu'il veuille moins conquérir sa propre vérité que les effleurer et les esquiver toutes. Il se flatte d'être passé ici, puis là, d'avoir traversé ou plutôt côtoyé telle école, puis côtoyé encore telle autre ; et, dit-il, « dans toutes ces traversées je n'ai jamais aliéné ma volonté ni mon jugement (hormis un moment dans le monde de Hugo par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais *les plus grandes espérances*² aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale³ ». Ainsi il se pique d'avoir traversé le Cénacle même sans subir son influence plus profondément

1. Voir les nombreux résumés rétrospectifs que Sainte-Beuve a faits, en diverses occasions, de sa carrière intellectuelle ; entre autres : les « Pensées » à la fin des *Derniers portraits* (1852), n° XV, pp. 529-530 (= *Portraits littéraires*, t. III (1862), p. 545 ; *Portraits littéraires*, t. II (1862), pp. 525-526 ; — « Ma biographie », en tête des *Nouveaux Lundis*, t. XIII (1870) ; cette « biographie », non datée, ne va pas au-delà de 1861 ; Lettre à Zola du 10 février 1867, *Corr. gén.*, t. XVI, pp. 92-93 ; *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, publiés par J. Troubat, Paris, 1876, pp. 40-42, sur le passage de Sainte-Beuve au Cénacle).

2. L'italique est de Sainte-Beuve.

3. *Portraits littéraires*, t. III, p. 545. « Organisation » : nous dirions aujourd'hui « tempérament ».

qu'une autre, sinon par un « charme » qui l'a quelque peu aliéné¹. Au début de ce même aperçu rétrospectif, il n'avoue comme étant son « fond véritable » que le XVIII^e siècle « avancé », et cette physiologie dont il fait son dernier mot. Cependant il est permis de penser que, poète et littérateur avant tout, il a subi plus fortement et durablement le romantisme que rien d'autre, même s'il ne l'a pas épousé. C'est en quoi ses dissonances, de ce côté-là, intéressent particulièrement. Il n'y a eu de charme, ni de désenchantement, que là. Quoi qu'il en soit, il s'est visiblement moins agi pour lui, dans ses pérégrinations, d'être soi que de n'être tout à fait personne, ou soi-même uniquement en cela : « Quant à ce qui m'arriva, après Juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits intérieurs (saint-simonisme, Lamennais, *Le National*...), je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'en avoir la clé ; encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens². » Ce *moi* n'est certes pas celui du romantisme conquérant que nous connaissons.

Saint-simonisme ?

Comment, après Juillet, croisa-t-il la fameuse École ? Il inclinait alors fortement à gauche, dégoûté de voir les bons esprits du *Globe* se ruer vers les places que leur offrait la monarchie bourgeoise³. Il resta donc au *Globe* avec Leroux, après la désertion générale, et vécut la transformation de ce journal en organe saint-simonien. À cette époque, si nous en croyons le témoignage de Vigny, tout en ne partageant pas la religion des saint-simoniens, il est convaincu qu'« ils s'empareront de la terre et que la secte deviendra religion⁴ ». Son adhésion intime

1. Ce charme est mentionné encore dans les *Cahiers*, déjà cités, publiés par Troubat, p. 42 : il était, dit-il, comme Renaud ensorcelé dans le jardin d'Armide.

2. Lettre à Zola, citée plus haut.

3. Pour sa position dans les débuts orageux de la monarchie de Juillet, voir par exemple sa lettre à Victor Hugo du 11 juin 1832 (*Corr. gén.*, t. I, pp. 303-304) : il a donné son adhésion à une déclaration d'écrivains contre l'état de siège que le gouvernement maintenait après la récente émeute. La lettre est très véhémence. — Sur les sentiments politiques de Sainte-Beuve à cette époque, voir Gustave MICHAUT, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, Fribourg-Paris, 1903, p. 226 et suiv.

4. Alfred de VIGNY, *Journal d'un poète*, dans *Œuvres complètes*, éd. Baldensperger, 1948, 2 vol., Bibliothèque de la Pléiade, t. II, p. 924, « 9 décembre » [1830].

comprend pas ? N'est-ce pas nous qui sortons de la route ? Et nous nous étonnons qu'on ne nous suive point ? [...] Ce qui vient de l'âme y va, soyez-en certain. C'est là tout le secret des artistes ; travaillez donc, creusez-vous la tête, plongez votre âme dans un marais de systèmes, desséchez vos idées d'enfance, vos fraîches idées pleines de simplicité ; dites-vous tous les matins et tous les soirs que vous êtes un homme de génie [...] ; raillez et exaltez ; disputez et intriguez ; tout tombera un beau matin devant le faible, l'ignorant regard d'une jeune fille¹. »

Sur le rôle du poète, même quand ses réactions sont les mêmes que celles des autres poètes romantiques, elles laissent apparaître des motivations particulières. Le débat romantique, au cours des années 1830, avait cédé la place à un autre débat, né hors de la littérature. Le saint-simonisme proposait aux écrivains et aux artistes de jouer leur rôle dans la transformation sociale qu'il préconisait. Il n'est pas d'écrivain de ce temps qui, d'une façon ou d'une autre, ne se soit prononcé sur cette offre. Les poètes se sont généralement récusés. C'est ce que Musset a fait, dans un article de 1833, intitulé *Un mot sur l'art moderne*. Le saint-simonisme n'y est pas expressément nommé : il n'était plus dans sa grande vogue à cette date, mais il avait laissé dans le journalisme et dans la critique plus d'un disciple, orthodoxe ou dissident ; et le néo-catholicisme, toujours vivace, s'était imprégné de quelques-unes des notions dont les saint-simoniens usaient contre le libéralisme « critique » et destructeur. Dans son article, Musset commence par rejeter toute emprise doctrinale sur la littérature : « Il ne manque pas de gens aujourd'hui, écrit-il, qui vous font la leçon ainsi que des maîtres d'école. [...] Dans *Don Carlos*, Posa dit à Philippe II : « Je ne puis être serviteur des princes ; je ne puis distribuer à vos peuples ce bonheur que vous faites marquer à votre coin. » [...]

1. *Revue fantastique*, article du 9 mai 1831 dans *Le Temps* (= *Prose, Pl.*, p. 808) : il s'agit d'une exposition de tableaux où il a vu une jeune paysanne, qu'il avait crue sotte et ignorante, soudain extasiée devant une peinture. — Voir aussi dans la *Revue fantastique*, article du 30 mai 1831 dans *Le Temps* (= *Prose, Pl.*, p. 818), l'histoire du peintre obsédé d'une doctrine d'art desséchante, qui, bouleversé par un temps de captivité en Italie aux mains de brigands et par la vie dangereuse et les figures farouches qu'il connut alors, abandonna tout système et devint un grand artiste en travaillant « d'après les conseils de son cœur ». — Également, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1836, l'article intitulé *Le Salon de 1836* (= *Prose, Pl.*, p. 955) : « Il n'y a pas de plus grande erreur, dans les arts, que de croire à des sphères trop élevées pour des profanes. »

Et sous quel prétexte, s'il vous plaît, aujourd'hui que les arts sont plus que jamais une république, rêve-t-on les associations¹ ? » Ce dernier mot situe la page : l'association, opposée à l'individualisme « critique », était une des notions maîtresses du saint-simonisme. Il n'y a rien qui ressemble à Philippe II dans la France de 1833, mais des écoles ou des églises, qui s'efforcent de gagner et de subordonner les lettres à leurs doctrines, de leur faire ingurgiter, dit Musset, « ces larges décoctions d'herbes malfaisantes² ». Sur le projet d'une telle littérature, non seulement engagée dans une action, mais formée en secte et assujettie à un dogme collectif, Musset précise : « Les associations étaient possibles dans les temps religieux, [...] elles étaient belles, naturelles, nécessaires. Autrefois le temple des arts était le temple de Dieu même. On n'y entendait que le chant sacré des orgues ; on n'y respirait que l'encens le plus pur ; on n'y voyait que l'image de la Vierge, ou la figure céleste du Sauveur. [...] Quel beau temps ! quel beau moment ! on ne se frappait pas le front quand on voulait écrire. [...] S'il s'agissait d'une opinion privée, personne au monde ne regretterait plus que moi que de pareils leviers aient été brisés dans nos mains. Peut-être cependant n'est-ce pas un mal qu'ils le soient³. » C'est accepter un schéma saint-simonien ou néo-catholique, mais en en rejetant l'essentiel : la conclusion, l'appel au retour actuel des dogmes⁴. Sur ce point, Musset est catégoriquement négatif ; non seulement le dogme n'est plus souhaitable aujourd'hui, mais il est impossible, car de notre temps : « Il n'y a pas d'art, il n'y a que des hommes. [...] Où est l'art, je vous prie ? [...] Est-ce le lointain murmure des conseils d'une coterie, des doctrines d'un journal, des souvenirs de l'atelier ? L'art, c'est le sentiment ; et chacun sent à sa manière. Savez-vous où est l'art ? dans la tête de l'homme, dans son cœur, dans sa main, jusqu'au bout de ses

1. *Un mot sur l'art moderne*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1833 (= *Prose, Pl.*, pp. 881-882).

2. *Ibid.*, p. 881.

3. *Ibid.*, pp. 882-883.

4. Catholiques et saint-simoniens exaltaient également le Moyen Âge (les seconds, en tant qu'époque « organique » reposant sur des dogmes) ; les catholiques entendaient remettre en autorité les dogmes de l'Église, les saint-simoniens instaurer les leurs.